Dufresny

L'ESPRIT DE CONTRADICTION



Nouvelle Bibliothèque Populaire à 10 Cent^s

DUFRESNY

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

AVEC INTRODUCTION LITTÉRAIRE

PAR

CHARLES SIMOND

Il paraît un volume par semaine.

PARIS
HENRI GAUTIER, DIRECTEUR-GÉRANT
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

N° 208

HENRI GAUTIER, Succ^r. 55, Quai des G^ds-Augustins, Paris

DUFRESNY

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Charles Rivière, connu dans l'histoire de notre littérature dramatique sous le nom de Dufresny, naquit à Paris en 1648. Descendant de Henri IV, dont il était l'arrière petit-fils, il dut à cette origine irrégulière la protection de Louis XIV, qui en fit d'abord un de ses valets de chambre. Molière a porté le même titre, et l'a regardé comme une faveur. D'ailleurs, à cette époque, ni le nom ni la fonction n'étaient de nature à déconsidérer un homme de mérite et même un homme de naissance. Le roi commença et augmenta la fortune de son favori en lui donnant le privilège, c'est-à-dire le monopole d'une manufacture de glaces, et plus tard en lui assignant une pension sur *Mercure.*[1] Mais Dufresny, qui savait mieux conduire une pièce que sa fortune, troqua ces lucratives sinécures contre une pension, et la pension contre un capital qui disparut bientôt. Heureusement le roi était là, et Dufresny conserva sa faveur, grâce à un talent qui n'avait rien de commun avec la littérature, celui de dessiner des jardins anglais. Dufresny était aussi un musicien assez distingué, un causeur brillant qu'on se disputait dans le monde. Avec toutes ces rares qualités, il fit des dettes, finit par devoir une somme considérable à sa blanchisseuse; elle l'épousa, le considérant comme insolvable, et Lesage mit cette plate aventure dans le *Diable boîteux*, où elle passa dans quelques vaudevilles ou comédies. Le régent, auquel Dufresny plaisait, lui donna deux cent mille francs que Dufresny s'empressa de faire fructifier dans le système de Law, ce qui le ruina encore. Notre auteur était si distrait qu'ayant vendu à Regnard sa comédie de *Attendez-moi sous l'orme*, il fut fort étonné de voir que Regnard la

1. Le *Mercure* était un journal dont les propriétaires étaient obligés de pensionner des gens de lettres, favoris, ou autres personnes que désignaient le roi, sans autre titre que son bon plaisir.

faisait représenter; il accusa Regnard de plagiat, et resta brouillé avec lui aussi longtemps que sa mémoire lui fut infidèle. Il mourut fort pauvre en 1724.

Dufresny a beaucoup écrit pour la scène, et il y tient une place honorable. Il travaillait surtout pour le Théâtre-Français, auquel il donna l'*Esprit de contradiction* (1700), charmante petite pièce en un acte, celle que nous publions aujourd'hui, le *Double veuvage* (trois actes en prose, 1702); la *Coquette de village* (trois actes en vers, 1715); la *Réconciliation normande* (cinq actes en vers); le *Mariage fait et rompu* (trois actes en vers, 1721), et beaucoup d'autres pièces moins connues. Son théâtre complet a été publié par d'Alençon (Paris, 1721, 6 vol. in-12). Mais son œuvre dramatique n'est pas son seul titre littéraire. Les *Amusements sérieux et comiques d'un Siamois*, ont inspiré à Montesquieu les *Lettres Persanes*.

La place naturelle de Dufresny est à côté de Destouches, comme l'a reconnu d'Alembert, qui fait leur parallèle avec autant de précision que de pureté. Tous deux, dit-il, se distinguaient par des qualités différentes et presque opposées; Destouches, naturel et vrai, sans jamais être ignoble ou négligé; Dufresny, original et neuf, sans cesser d'être vrai et naturel; l'un s'attachant à des ridicules plus apparents; l'autre saisissant des ridicules plus détournés; le pinceau de Destouches plus égal et plus sévère, la touche de Dufresny plus spirituelle et plus libre; le premier dessinant avec plus de régularité la figure entière, le second donnant plus de traits et de feu à la physionomie; Destouches, plus réfléchi dans ses plans, plus intelligent dans l'ensemble; Dufresny, animant par des scènes piquantes, sa marche irrégulière et décousue; l'auteur du *Glorieux* sachant plaire également à la multitude et aux connaisseurs; son rival ne faisant rire la multitude qu'après que les connaisseurs l'ont avertie. « Tous deux enfin occupent au théâtre une place qui leur est propre et personnelle. » La Harpe, qui a cité ce jugement, semble ne l'avoir pas adopté entièrement, il rappelle les nombreux insuccès de Dufresny et en cherche les causes avec une sorte de malice, il va même jusqu'à refuser à Dufresny le talent de disparaître derrière ses personnages; selon lui, c'est toujours Dufresny qui parle dans leur rôle. L'*Esprit de contradiction* justifie, au moins en partie, notre auteur de ce reproche.

On consultera avec intérêt sur Dufresny, l'ouvrage des frères Parfaict, *Histoi[re] du Théâtre-Français*; La Harpe, *Cours de littérature*; Auger, qui a fait précéd[er] d'une notice bien faite son édition des œuvres choisies de Dufresny; D. Nisar[d], *Etudes d'histoire et de littérature*; Jal, *Dictionnaire critique*; Godefroy, *Histoi[re] de la littérature française.*

Ch. Simond.

L'ESPRIT DE CONTRADICTION

COMÉDIE

ACTEURS

M. ORONTE.
MADAME ORONTE.
ANGÉLIQUE, leur fille.
VALÈRE, amant d'Angélique.
LUCAS, jardinier.
M. THIBAUDOIS.
UN NOTAIRE.
UN LAQUAIS.

La scène est à la maison de campagne de M. Oronte.

SCENE PREMIERE

ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *en colère.*

Morgué de la contrediseuse et de sa contredition !

ORONTE.

Là, là, doucement.

LUCAS.

Non, monsieur ; je ne peu pu duré avec l'esprit de madame votre femme.

ORONTE.

Il faut l'excuser, car l'esprit de contradiction lui est naturel.

LUCAS.

Qu'à vou contredise tout son sou, vous qui êtes son mari, ça est naturel mais y n'est pas naturel qu'a vienne contredire mon jardin.

ORONTE.

Patience, Lucas, patience.

LUCAS.

Tout franc, je n'aime point à être jardinier là où l'y a des femmes ; car une femme dans un jardin fait pu de dégât qu'un millier de taupes.

ORONTE.

Tu as raison, et ma femme a tort.

LUCAS.

Al arrache ce que j'ai planté ; a replante ce que j'ai arraché. Quand je greffe du bon crequin, a di que c'est de la bargamotte ; là où j'ai planté des choux, a veut qu'il y vienne des raves ; n'y a rien don a ne s'avise pour alé à rebours de moi. Hier al vlait, pour avoir des preunes pu grosses, qu'on les semi su couche comme des melons. Je crois, Gueu me pardonne, qu'a me fera bientôt planter des citrouilles en espalier.

ORONTE.

Elle n'est pas raisonnable : mais laissons cela, Lucas ; parlons de marier ma fille. J'ai besoin là-dessus de ton conseil.

LUCAS.

Gnia pu de conseil dan ma tête, drès que j'ai disputé avec Madame : ça me met en friche, moi et mon jardin. Et pi, c'est qu'a me vient de bailler mon congé.

ORONTE.

Tu ne sortiras point ; va, je te soutiendrai.

LUCAS.

Comment me soutiendriais-vou contre elle, qu'ou ne pouvé pas vou y soutenir vou-même? Hé, vou dis-je pas toujou qu'ous être trop docile ? drès qu'a veut queuque chose, vous dite oui ; drès qu'a voi qu'ou dite oui, a dit non ; et vou le dite itou, et pi a redi oui par controvarse, et vous voulez bian.

ORONTE.

Que veux-tu Lucas? j'aime ma femme ; elle n'a point d'autre plaisir que de faire tout le contraire de ce que je veux, je lui laisse cette petite satisfaction-là

LUCAS.

En cas de votre fille, si je n'étais pu cian ; comment feriais-vous ? ca gn'y a que moi qui a assé d'entendement pour faire revirer l'esprit de vot femme ; vous n'y entendez rian, vous.

ORONTE.

Je conviens que tu as plus d'imagination que moi, et plus de bon sens qu bien des philosophes qui n'en ont point.

LUCAS.

Tené, monsieu, l'y a des paysans qui ont la philosophie d'avoir de l'espr en argent : ma philosophie à moi, c'est de gouvarner la vie du monde par mc méquié de jardinier. Vous v'lé marier vote fille, par parentese ; vou ne sa ce qui en sera ; mais moi j'ai vu tout ça dans mon jardinage ; car j'ai d Quand Madame vient dans mon jardin, et qu'al voit qu'eun arbre est d'hime

à profiter au soleil, al le plante à l'ombre. Or, si al voit que sa fille est d'himeur à profiter en mariage, al la plantera dans un couvent.

ORONTE.

Tu me l'as fort bien dit : si ma fille veut être mariée, il ne faut pas qu'elle fasse mine d'y penser, ni moi non plus.

LUCAS.

Madame m'a voulu faire jaser là-dessus : Mais Lucas m'a-t-elle dit, qu'est-ce que tu penses de ce mariage-là ? Je n'en sais rian, madame. Mais ma fille par-ci ; néant. Mais mon mari par-là ; motus. Et parce qu'al a vu que je ne l'y baillais pas de quoi contredire, c'est pour ça qu'al m'a chassé : mais ce ne sera rien ; car a me chasse comme ça tou les jours, et j'ai des finesses pour qu'a me reflatte par contredition. La vla qui viant dans st'allée-ci ; laissez-moi me raccommoder tout seul.

ORONTE.

Je vais t'attendre sous ce berceau.

LUCAS, *seul.*

Je serais morgué bien fâché de quitter ce bourgeois-ci ; sa bourgeoiserie est pu argenteuse que ben des gentilhommeries que l'y a.

SCÈNE II.

MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE.

Venez-vous de vous mettre sous la protection de mon mari ? Il peut m'ordonner de vous garder céans ; mais à coup sûr je ne lui obéirai pas. Allons vite, venez me rendre les clefs, et que je vous paie vos gages.

LUCAS, *d'un ton pleureur.*

Je suis bien fâché de vous quitter. (*il se retourne pour rire.*) Ha, ha, ha, ha.

MADAME ORONTE.

Vous riez, je crois.

LUCAS, *il pleure.*

Cela m'afflige. (*il rit en se retournant.*) Ha, ha, ha.

MADAME ORONTE.

Qu'est-ce à dire donc ?

LUCAS.

Rien, rien. (*Il rit.*) Ha, ha, ha... (*Tristement.*) Çà, madame, je vas vous rendre vos clefs.

MADAME ORONTE.

Je veux savoir de quoi vous riez?

LUCAS, *ne se cachant plus pour rire.*

Ha, ha, ha, ha! je ne peu pu me retenir; aussi bien me vla tout chassé, je ne vous crain pu. Ha, ha! je riais d'un drôle de tour que je vous ai fait. Ha! ha! tou franc, c'est que comme l'y a longtemps que je sis las de votre himeur acariâtre, et que je veux vous planter là, j'ai di à par moi: Si Madame voit que je veux mon congé, a ne sera pas de st'avis; si je veux être payé de mes gages, a me les requinra, pour n'être pas de mon opinion; oh! faut mieux que je la fâche, afin qu'à me chasse par elle-même.

MADAME ORONTE.

Quoi! afin que je vous chasse?

LUCAS.

Je vous ai fai une querelle; ha, ha... mais je vas vous bailler vos clefs.

MADAME ORONTE.

Oui, pour me faire pièce vous avez résolu de me laisser tout d'un coup sans jardinier?

LUCAS.

C'est pour ça que je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous vous en irez quand j'en aurai un autre.

LUCAS.

Ce sera drès tout à l'heure.

MADAME ORONTE.

Vous attendrez au moins jusqu'à demain.

LUCAS.

Demain vous ne seriais pu en train de me chasser, je veux vous quitter.

MADAME ORONTE.

Oh! il ne sera pas dit que je serai votre dupe. Vous voulez me quitter, et moi je ne veux pas que vous me quittiez.

LUCAS.

On ne requint point les gens malgré eux; et vous êtes d'une himeur...

MADAME ORONTE.

Ouais! mon humeur est donc bien terrible?

LUCAS.

Tanquia que j'en souffre tro.

MADAME ORONTE.

Suis-je si méchante dans le fond ?

LUCAS.

Morgué nenni : je sais bian que ce n'est pas par malice qu'ou faite endéver tout le monde ; mais c'est que vote volonté est du naturel des hiboux ; a ne va jamais de compagnie avec la volonté des autres.

MADAME ORONTE.

C'est une étrange chose que la prévention ! car il n'y a guère de femme qui contredise moins que moi.

LUCAS.

Gn'en a guère, c'est vrai.

MADAME ORONTE.

Je ne contredis jamais, à le bien prendre ; mais c'est que je n'aime point qu'on me contredise. Par exemple, je me suis fâchée contre toi pour ton obstination. Pourquoi t'obstines-tu à me cacher ce que je veux découvrir ? Ne sais-je pas que tu es le conseil, l'oracle de mon mari ? Il t'a fait confidence sans doute du dessein qu'il a pour Angélique ?

LUCAS.

Hé ! il m'en a dit queuque petite chose.

MADAME ORONTE.

Ah ! voilà parler cela !

LUCAS.

Je me doute bien itou de la pensée de mademoiselle Angélique.

MADAME ORONTE.

Oui ?

LUCAS.

Ja sai ben encore mon avis à moi, su tou ça.

MADAME ORONTE.

Hé bien, Lucas ?

LUCAS.

Mais, ni de ma pensée, ni de celle de Monsieu, ni de celle de votre fille, je ne vous en dirai non pu qu'il en pleut.

MADAME ORONTE.

Lucas, je t'en prie, dis-moi.

LUCAS.

Vous n'en saurais rien, vous dis-je ; car je vous vois veni. Vous êtes tantô

sur le oui, tantô sur le non. Je la marirai, je ne la marirai pas; qu'en dit-il? qu'en dit-elle? et tou ça, jusqu'à ce qu'ou voyais tous les chemins que les autres enfileront, pour en prendre eun tout de guingouois qui ne ravienne à pas eun de ceux-là.

MADAME ORONTE.

Au contraire, je suis toujours dans le bon chemin, et chacun se détourne de moi par malice. En un mot, je sens qu'on a céans quelque dessein contraire au mien. Mais j'aperçois ma fille, il faut que je lui parle encore. Holà, Angélique, holà; venez un peu ici.

LUCAS, *à part.*

Allons retrouvé Monsieu sous le barciau.

SCÈNE III.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que souhaitez-vous de moi, ma mère?

MADAME ORONTE.

Vous parler encore, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

MADAME ORONTE.

J'ai tous les sujets du monde de me plaindre de vous, car vous n'êtes qu'une dissimulée: mais je suis bonne, raisonnable; et, avant que de disposer de vous de manière ou d'autre, je veux consulter votre inclination. Parlez-moi donc sincèrement une fois en votre vie: voulez-vous être mariée ou non?

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit, ma mère, que je ne dois pas avoir de volonté.

MADAME ORONTE.

Vous en avez pourtant, avouez-le-moi. Je n'ai en vue que votre satisfaction, ouvrez-moi votre cœur; là, parlez naturellement: vous imaginez-vous que le mariage puisse rendre une fille heureuse?

ANGÉLIQUE.

Je vois quelques femmes qui se louent de leur état

MADAME ORONTE.

Ah! je commence à vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Mais j'en vois beaucoup qui s'en plaignent.

MADAME ORONTE.

Je ne vous entends plus. Dites-moi un peu; vous avez vu cette nouvelle mariée qui va de porte en porte se faire applaudir du choix qu'elle a fait: écoutez-vous ses discours avec plaisir?

ANGÉLIQUE.

Oui vraiment, ma mère.

MADAME ORONTE.

Vous souhaitez donc d'être mariée?

ANGÉLIQUE.

Point du tout; car cette femme vint hier affliger, par ses plaintes, la même assemblée qu'elle avait fatiguée l'autre jour par l'éloge de son époux.

MADAME ORONTE.

C'est-à-dire que vous ne voulez point risquer de prendre un mari?

ANGÉLIQUE.

Je ne dis point cela, ma mère.

MADAME ORONTE.

Que dites-vous donc? Car enfin vous envisagez le mariage ou comme un bien ou comme un mal; ou vous le souhaitez, ou vous le craignez.

ANGÉLIQUE.

Je ne le souhaite ni ne le crains; je n'ai fait là-dessus que de simples réflexions, sur lesquelles je n'ai pris aucun parti. Les raisons pour et contre me paraissent à peu près égales; c'est ce qui a suspendu mon choix jusqu'à présent.

MADAME ORONTE.

Oh! cette suspension commence à m'impatienter, et vous avez trop d'esprit pour rester dans une situation si indolente.

ANGÉLIQUE.

C'est la situation où une fille doit être, afin que sa mère puisse la déterminer sans peine.

MADAME ORONTE.

Mais si je vous déterminais au mariage?

ANGÉLIQUE.

Mes raisons pour le mariage deviendraient les plus fortes: car la raison du devoir me ferait oublier toutes les raisons contraires.

MADAME ORONTE.

Et si je vous détermine à rester fille?

ANGÉLIQUE.

Pour lors les raisons contre le mariage me paraîtront les meilleures.

MADAME ORONTE.

Quels discours! quel travers d'esprit! je n'y puis plus tenir. Quoi! il sera dit que je n'aurai pas le plaisir de démêler votre inclination?

ANGÉLIQUE.

Mon inclination est de suivre la vôtre.

MADAME ORONTE.

Elle n'en démordra pas, non.

ANGÉLIQUE.

Je vous obéirai jusqu'à la mort.

MADAME ORONTE.

Quelle obstination! quel acharnement!

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par obstination.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredirez sans cesse?

ANGÉLIQUE.

Vouloir tout ce que vous voulez, est-ce vous contredire?

MADAME ORONTE.

Oui, oui, oui; car je veux que vous ayez une volonté, et vous n'en voulez point avoir.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma mère...

MADAME ORONTE.

Vous me poussez à bout, taisez-vous. On dira encore que j'ai tort! cependant c'est vous, oui, c'est votre esprit qu'on peut appeler vraiment un esprit de contradiction. Je ne puis plus vivre avec vous : une fille comme cela est un vrai fléau domestique; je veux m'en défaire absolument. Oui, mademoiselle, je vous marierai dès aujourd'hui. Voilà deux partis qui se présentent : Valère d'un côté, monsieur Thibaudois de l'autre. Je ne vous ferai pas l'honneur, non, de vous donner le choix : vous épouserez celui des deux que je jugerai à propos. Je vais pourtant consulter encore votre père ; si ses idées sont raisonnables, j'y donnerai les mains; si elles ne le sont pas, hon!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE.

Quelle violence il faut que je me fasse, sincère comme je le suis naturellement, d'être contrainte à dissimuler avec tout le monde! Cependant je n'ose me confier à personne, dans la situation où je vois les choses.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Me voici encore, mademoiselle, et j'ai résolu de ne point retourner à Paris que vous ne vous soyez expliquée avec moi. Je vous l'avoue, vos manières ont mis ma patience à bout : je suis outré; non, je ne me possède plus quand je pense que, depuis le temps que je viens céans, ni mon amour, ni mon respect, ni mes prières, ni mes reproches, n'ont encore pu vous arracher une seule parole sur quoi je puisse tabler... Quand je vous parle de la plus violente passion qui fût jamais, vous m'écoutez avec une tranquillité, une indolence incompréhensible : car enfin on témoigne aux gens, ou de la reconnaissance, ou du mépris, ou de la pitié, ou de la colère. Juste ciel! que dois-je donc juger d'un silence si obstiné?

ANGÉLIQUE.

Vous devez juger que je suis prudente, et rien de plus.

VALÈRE.

Mais enfin approuvez-vous mon amour, ou le condamnez-vous?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien.

VALÈRE.

Quoi! toujours sur le même ton?

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous êtes point encore aperçu que j'eusse aucune inclination pour vous, n'est-ce-pas?

VALÈRE.

C'est ce qui me désole.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez pas remarqué non plus que j'aie eu de l'aversion...?

VALÈRE.

Non, vraiment; mais cela ne suffit pas.

ANGÉLIQUE.

Cela suffit pour moi; car j'ai intérêt d'être impénétrable à votre curiosité. Ne vous ai-je pas dit déjà que j'ai formé certain projet pour mon établissement, et que, suivant ce projet, il ne faut pas que ma mère sache si je vous aime, ou si j'en aime un autre? Il faut que mon père l'ignore aussi, et par conséquent vous l'ignoriez vous-même : car si vous le saviez, mon père, ma mère, et tous ceux qui vous voient en seraient bientôt instruits.

VALÈRE.

Vous me croyez donc bien indiscret?

ANGÉLIQUE.

Non, mais votre vivacité vous tient lieu d'indiscrétion.

VALÈRE.

Je sais modérer cette vivacité. Par exemple, au moment que je vous parle, je me possède plus que vous ne pensez, et je vous jure qu'un mot d'éclaircissement, oui, un seul mot de votre bouche, va me rendre aussi tranquille que vous.

ANGÉLIQUE.

Mais si ce mot était que je n'ai nul dessein de vous épouser?

VALÈRE.

Ah! c'est ce que vous n'osez me dire. Qu'entends-je, juste ciel?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas tranquille; le seriez-vous davantage si je vous promettais de n'être jamais à d'autre qu'à vous?

VALÈRE.

Si vous me le promettiez, ah! j'en mourrais de plaisir : oui, mon bonheur serait si grand...

ANGÉLIQUE.

Que vous iriez le publier aussitôt. Voilà comment vos transports de joie, ou vos désespoirs outrés, pourraient divulguer mon secret; et dès que ma mère saurait le choix que je veux faire, elle en ferait un contraire, à coup sûr : ainsi trouvez bon que je vous laisse ignorer mes desseins.

VALÈRE.

Je ne les ignore plus, ingrate : et puisqu'il faut vous le dire, je viens d'apprendre céans que vous épousez aujourd'hui monsieur Thibaudois.

ANGÉLIQUE.

Cela pourrait être.

VALÈRE.

C'est pour cela que je suis revenu sur mes pas...

ANGÉLIQUE.

Hé bien, retournez-vous-en.

VALÈRE.

Et c'est ce qui m'a fait comprendre toute votre politique. Je vois que vous m'avez ménagé jusqu'à présent, parce que je suis un ami de votre mère. Vous craignez qu'irrité par vos refus, je n'empêche ce mariage.

ANGÉLIQUE.

Empêcher ce mariage ! je vous crois trop galant homme pour empêcher un établissement avantageux pour moi.

VALÈRE.

Non, cruelle, non, ne craignez rien. Si vous pouvez être heureuse avec un autre, j'en mourrai de douleur, mais je ne m'y opposerai point.

ANGÉLIQUE.

Vous pourriez traverser mes desseins; mais s'il est vrai que je n'ai point d'inclination pour vous, vous ne la ferez pas venir à force de me chagriner. Prenez donc le parti qui me convient. Ne voyez aujourd'hui ni mon père ni ma mère; je vous ai défendu de paraître ici; retirez-vous, je vous prie.

VALÈRE.

J'obéis aveuglément : mais si vous me trompez...

ANGÉLIQUE.

Je ne vous tromperai point, car je ne vous promets rien.

VALÈRE.

Si vous me trompez, vous êtes la plus cruelle, la plus...

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour me dire des injures, attendez que je les aie méritées. Je les mériterai peut-être bientôt, ne vous impatientez point.

VALÈRE.

Quoi ! vous pourriez...

ANGÉLIQUE.

Voilà mon père, partez vite.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ORONTE.

ORONTE.

Réjouis-toi, ma fille, réjouis-toi; tu seras mariée selon mes désirs. Je triomphe, et je l'emporterai enfin sur ma femme.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père, je crains bien...

ORONTE.

Je l'emporterai, te dis-je; car elle vient de me proposer d'elle-même ce que je veux, et je n'ai pas fait mine de le souhaiter, de peur qu'elle ne change de dessein.

ANGÉLIQUE.

Si la pensée est venue d'elle, l'exécution suivra bientôt.

ORONTE.

Oui, ma fille; les gros biens de monsieur Thibaudois plaisent à ma femme comme à moi. En effet, un riche négociant est un trésor pour une fille comme toi, qui n'a pas d'amourette en tête. A la vérité, monsieur Thibaudois est un peu rustique, un peu grossier; mais il est franc.

ANGÉLIQUE.

Je pardonne la grossièreté en faveur de la franchise.

ORONTE.

On trouve qu'il n'a point d'esprit; je trouve, moi, qu'il en aurait beaucoup, s'il pouvait seulement se désaccoutumer de dire à tort et à travers des choses où il n'y a ni rime ni raison. Il a encore une autre mauvaise habitude, c'est de tutoyer tout le monde; il tutoie jusqu'à des femmes qu'il n' jamais vues.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, ORONTE, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS, *étalant une grande veste dorée, parements larges, gros ventre, et les deux mains pleines de grosses bagues dans tous les doigts.*

Hé ben, voisin, hé ben, hé ben, ta femme dit donc que..... mais que dit-elle donc, cette femme? Ah! te voilà, toi, fille! hé ben, hé ben, quand épouserons-nous?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais.

ORONTE.

Cela n'est pas encore fait.

THIBAUDOIS.

Si fait, si fait, c'est fait; oui, oui, va, Angélique, je te baille ma foi. Quin, vla des bagues à mes doigts; prends la plus grosse.

ANGÉLIQUE.

Nous n'en sommes pas encore là.

ORONTE.

Il faut que nous délibérions.

THIBAUDOIS.

Délibérons, délibérons.

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des mesures.

THIBAUDOIS.

Prenons, prenons.

ANGÉLIQUE.

Pendant que vous délibérerez, il est à propos que je me tienne auprès de ma mère.

ORONTE.

Va vite, nous n'avons point de temps à perdre.

THIBAUDOIS.

Cela presse, oui. Attends, attends, je veux te voir encore, cela m'égaye; parlons de chose et d'autre; conte moi un peu...

ORONTE.

Oh, laissez-la aller; il ne faut pas que sa mère la voie avec vous.

THIBAUDOIS.

Va donc, va, ma fille.

SCÈNE VIII.

ORONTE, THIBAUDOIS.

ORONTE.

Çà, raisonnons un peu sur la manière dont nous nous y prendrons pour tourner l'esprit de ma femme; car c'est la grande difficulté de notre affaire.

THIBAUDOIS.

N'y a-t-il que cela qui t'embarrasse?

ORONTE.

Non, vraiment; car...

THIBAUDOIS.

Cela ne m'embarrasse point, moi.

ORONTE.

Avez-vous quelque expédient pour faire que...

THIBAUDOIS.

Oui, oui, va, je ferai cela : dis-moi, comment vas-tu faire?

ORONTE.

C'est ce qui m'embarrasse, vous dis-je.

THIBAUDOIS.

Tu, tu, tu es un pauvre génie; il n'y a rien de si aisé.

ORONTE.

Instruisez-moi donc.

THIBAUDOIS.

Rien de si aisé; car enfin..... comment t'y prendras-tu?

ORONTE.

Je n'en sais rien.

THIBAUDOIS.

Mais, mais, mais, ni moi non plus; car c'est une terrible femme que l'esprit de ta femme.

ORONTE.

Je vois bien que nous sommes aussi habiles l'un que l'autre pour imaginer. Mais, par bonheur, j'ai un jardinier à qui il vient les meilleures pensées du monde; c'est une bonne tête.

THIBAUDOIS.

J'ai de la tête aussi, moi; fais venir l'homme, nous imaginerons.

ORONTE.

Le voici.

SCÈNE IX.

ORONTE, THIBAUDOIS, LUCAS.

ORONTE.

Hé bien, Luças, rêves-tu à notre affaire? as-tu fait réflexion sur ce que je t'ai dit?

LUCAS.

Chut.

ORONTE.

Chut.

THIBAUDOIS.

Chut.

LUCAS.

Monsieu que vla veut ben de mademoiselle Angélique, al veut ben de li, Madame le veut ben, vou le voulé ben, et moi itou; vla qu'est don fait.

THIBAUDOIS.

Vla qu'est donc fait.

LUCAS.

Je di que ça n'est pas fait; car drès qu'a verra que nous le voulons tretous, a ne le voudra pu, elle.

ORONTE.

Voilà le mal.

THIBAUDOIS.

Voilà le mal.

LUCAS.

Oh! je vous demande, si...

ORONTE.

Assurément.

THIBAUDOIS.

Belle demande !

LUCAS.

Je vous demande don si ne faurait pas que je fissions là... comme si...

THIBAUDOIS.

C'est bien penser cela.

ORONTE.

Fort bien, Lucas.

THIBAUDOIS.

C'est mon avis.

LUCAS.

Vla de biaux avis qu'ous avé là ! Fau vous faire conseillé de village, vous opinerais par écho. Je dis don, moi, que la volonté de votre fame est comme eune giroite, qui voudrait toujou se torner à l'encontre du vent. Fau don faire semblant que le vent vient d'aval, pour qu'a tourne d'amon. Oh ! l'y a deux vents qui soufflont su mademoiselle Angélique, monsieu d'un côté, et ce Valère de l'autre; gna don qu'à dire à vote fame que c'est Valère que nou voulons, et a nou bailiera sti-ci par opposite; vla ma sentence.

ORONTE.

Voilà le nœud.

THIBAUDOIS.

Il y a cent écus pour Lucas, voilà le nœud.

LUCAS.

Fau faire deux nœuds pour que ça quienne. Mais l'y a encore eune çarimonie pour mettre Madame ben en humeur de s'ostiner à ça.

ORONTE.

Nous prendrons le moment, notre notaire a le mot, le contrat est tout prêt.

LUCAS.

Oui, mais pour qu'a le sine ben vite, fau qu'a le sine de rage; et j'ai le secret pour l'agacer. C'est comme quand a vient pour argoter sur mon jardin; je fais semblant de ne dire mot, je ratice ma bêche : a s'ostine su ma contenance; je secoue la tête, a pren ça pour des paroles, et a dispute contre : le feu s'y boute, et quand sa contredition est allumée, si vou l'y allias soutenir qu'al est honnête fame, a vou dirait qu'ous en avez menti. Mais la vla. Je vas l'ostiner, et pis vous vienrais tout d'un coup l'y demander Valère.

SCÈNE X.

MADAME ORONTE, LUCAS,

MADAME ORONTE.

Tu étais là encore avec mon mari. Il t'a dit apparemment lequel il veut choisir pour gendre, ou de Valère, ou de monsieur Thibaudois, que je lui ai proposé?

LUCAS, *tournant son chapeau.*

Hom!

MADAME ORONTE.

Tu tournes ton chapeau : c'est-à-dire que mon mari n'est pas de mon avis.

LUCAS *secouant la tête.*

Prr.

MADAME ORONTE.

Monsieur Thibaudois, dis-tu, n'est pas du goût de mon mari, et il aimerait mieux Valère?

LUCAS.

Hé, hé, hé!

MADAME ORONTE.

Parce qu'il est plus jeune? N'est-ce pas qu'il plairait davantage à ma fille?

LUCAS.

Hé! mais..

MADAME ORONTE.

Quoi! tu me soutiendras qu'un établissement solide, que les gros biens de Thibaudois ne sont pas préférables?

LUCAS.

Baon!

MADAME ORONTE.

J'enrage quand j'entends raisonner ainsi.

LUCAS.

Mais, mais, mais...

MADAME ORONTE.

Faux raisonnements que tout cela.

LUCAS, *frappant du pied.*

Morgué!

MADAME ORONTE.

Et tout ce que tu me dis là, c'est mon mari qui te le fait dire.

LUCAS.

Palsangoi.

MADAME ORONTE.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot tous ses discours? Oh! bien, je lui déclare que malgré lui...

LUCAS.

Han...

MADAME ORONTE.

Oui, malgré lui, à sa barbe...

LUCAS.

Pao!

MADAME ORONTE.

Oui... Il le prend sur ce ton-là! je lui ferai bien voir...

LUCAS.

Pa ta ta!

MADAME ORONTE.

Il verra si je suis la maîtresse.

LUCAS.

Prrr...

MADAME ORONTE.

Oh! c'en est trop, mon mari : vous me contrecarrez, vous m'insultez, vous m'outragez.

(Lucas fait signe à Oronte d'avancer, et il le met à sa place à côté de madame Oronte, pendant qu'elle parle seule.)

SCÈNE XI.

ORONTE, MADAME ORONTE, LUCAS.

MADAME ORONTE, *à Oronte qu'elle voit à la place où était Lucas.*

Continuez, monsieur, continuez. Je voudrais bien savoir où vous prenez toutes les extravagances que vous venez de me dire?

ORONTE.

Je n'ai encore rien dit.

MADAME ORONTE.

Poursuivez donc, courage. Il faut être bien obstiné pour me soutenir...

ORONTE.

Il est vrai que je venais pour vous parler.

MADAME ORONTE.

Me soutenir sans raison, sans jugement, que monsieur Thibaudois ne convient pas à ma fille!

ORONTE.

Valère, pourtant...

MADAME ORONTE.

Ne parlez pas davantage.

ORONTE.

Je vous demande Valère; et...

MADAME ORONTE.

Non, monsieur; Valère n'a que faire de se présenter à moi.

ORONTE.

Eh! je vous prie, par complaisance pour moi.

MADAME ORONTE.

Dès demain, je donne ma fille à monsieur Thibaudois.

ORONTE.

Mais la raison?

MADAME ORONTE.

La raison est pour moi; et pour preuve que j'ai raison, c'est que cela sera comme je le veux, et dès aujourd'hui... Monsieur Thibaudois est ici, tenez-vous prêt pour signer.

SCÈNE XII.

LUCAS, ORONTE.

ORONTE.

Hé bien! n'ai-je pas tenu bon?

LUCAS.

Oh parguenne, pour cette fois-ci, a fera vote volonté, et ça sera la première fois de sa vie.

ORONTE.

Çà, le notaire est-il arrivé?

LUCAS.

Je m'en vas voir; et pi je revienrons encore crier que je voulons Valère, afin qu'a sine vitement pour l'autre.

SCÈNE XIII.

ORONTE, ANGÉLIQUE.

ORONTE.

Nous avons fait merveille, ma fille.

ANGÉLIQUE.

J'ai tout entendu, j'étais là sous le berceau avec le notaire; il vient d'arriver, il est temps qu'il paraisse.

ORONTE.

Je vais lui parler, va vite rejoindre ta mère.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Voilà les choses au point où je les souhaitais, et les mesures que je prends pourront réussir. Examinons ce que tout ceci deviendra.

SCÈNE XIV.

MADAME ORONTE, LE LAQUAIS.

MADAME ORONTE.

Dis-moi donc, mon enfant, de quelle part m'apportes-tu ce billet? A qui appartiens-tu?

LE LAQUAIS.

On m'a défendu de vous dire cela; et, afin que vous ne me fassiex point parler malgré moi, je m'enfuis au plus vite. (*Il s'en va.*)

MADAME ORONTE.

Que veut dire ce mystère? (*Elle lit bas*) hon, hon, hon... « Je vous donne « avis que votre fille est d'intelligence avec monsieur Thibaudois, qu'elle veut « épouser; et pour vous faire signer leur contrat, ils ont un notaire en main, « qui se doit trouver chez vous comme par hasard. » Justement, c'est ce notaire « que j'ai vu là avec Angélique; l'avis est bon. « En un mot, votre mari doit « feindre de ne vouloir point de monsieur Thibaudois, afin que vous vous déterminiez pour lui. » Oui! monsieur Thibaudois est l'homme de mon mari.

SCÈNE XV.

MADAME ORONTE, ORONTE, LUCAS.

LUCAS, *bas à Oronte.*

Courage, monsieur, crions bien fort que je ne voulons point de monsieur Thibaudois, afin qu'a nous le baille plus vite.

ORONTE.

Écoutez, ma femme...

LUCAS.

Je vous disons don que...

ORONTE.

Je veux que vous sachiez que...

LUCAS.

Que je sommes, vote mari...

ORONTE.

Vous dites que vous voulez monsieur Thibaudois pour gendre, n'est-ce pas? Je vous dis, moi, que ma fille ne veut point de lui.

LUCAS.

Elle en veut un pu délicat.

MADAME ORONTE.

Ce n'est ni la volonté de ma fille, ni la mienne, qui doit décider; c'est la vôtre, mon mari; et là-dessus, comme sur toute autre chose, vous êtes le maître.

LUCAS.

C'est moi itou qui trouve à propos que...

MADAME ORONTE.

Tu es homme de bon conseil, Lucas; j'écoute volontiers tes avis.

ORONTE.

En un mot, ma femme, vous m'avez proposé monsieur Thibaudois, et moi je n'en veux point.

MADAME ORONTE.

Parlons avec douceur. J'aime la paix et l'union, je ferai ce qui vous sera le plus agréable.

ORONTE.

Ce qui m'est agréable, c'est de n'avoir point de complaisance là-dessus.

MADAME ORONTE.

C'est à moi d'en avoir pour un mari que j'aime et que je respecte.

ORONTE.

Vous plaisantez, et je vous dis très sérieusement que monsieur Thibaudois n'est point de mon goût.

MADAME ORONTE.

Votre goût détermine le mien, et je ne pense plus à monsieur Thibaudois.

ORONTE, *bas à Lucas.*

Lucas.

LUCAS, *bas à Oronte.*

Poussons farme, c'est que la contredition n'est pas encore en branle.

ORONTE.

Parlez donc, madame, est-ce que vous vous moquez de moi?

MADAME ORONTE.

Mais pourquoi vous emporter, puisque je vous donne ma parole?

LUCAS.

Bon! vote parole, a va et vient comme l'air du temps.

MADAME ORONTE.

Vous en allez voir l'exécution.

ORONTE.

Vous n'en ferez qu'à votre tête.

MADAME ORONTE.

Pour vous prouver ma sincérité et ma soumission, je vais de ce pas défendre à monsieur Thibaudois de mettre le pied dans votre maison.

SCÈNE XVI.

ORONTE, LUCAS.

ORONTE.

Je crois qu'elle y va tout de bon. De quoi s'avise-t-elle d'être complaisant[e] aujourd'hui?

LUCAS.

Ouais! l'y a de la leune là-dedans.

ORONTE.

Il faut être bien malheureux! la seule fois de sa vie qu'elle ne me contredi[t] point, c'est pour me contredire.

LUCAS.

Al vous obéit, ça n'est pas naturel.

ORONTE.

Je vais voir si c'est tout de bon; je ne saurais le croire.

LUCAS, *seul.*

Hon! faut que l'y ait là queuque chose; je me doute quasiment...

SCÈNE XVII.

LUCAS, THIBAUDOIS.

THIBAUDOIS.

Hé ben, hé ben, Lucas; on va signer le contrat, c'est de l'argent qu'il faudra que je te baille.

LUCAS.

On vous va baillé votre congé, à vous; Madame vous cherche pour ça.

THIBAUDOIS.

Elle ne veut point de moi, dis-tu?

LUCAS.

Je m'en vas voir encore tout ça moi-même; attendez-moi là.

THIBAUDOIS, *seul.*

J'aime pourtant bien cette petite Angélique; mais je me moque de cela : si je ne l'épouse pas, j'ai de quoi en épouser quatre autres.

SCÈNE XVIII.

THIBAUDOIS. ANGÉLIQUE, VALÈRE, *qui suit Angélique pour examiner ses démarches.*

THIBAUDOIS.

Hé ben, hé ben, pauvre fille, te voilà mal; tu ne seras point mariée.

ANGÉLIQUE.

Voilà un fâcheux contre-temps.

THIBAUDOIS.

Cela te fâche donc, j'en suis bien aise; c'est que tu m'aimes, et c'est bien fait; ne pleure point, va, ne pleure point, tu m'auras.

ANGÉLIQUE.

Allez donc vous joindre à mon père, secondez-le bien, parlez ensemble à ma mère; priez-la, pressez-la.

THIBAUDOIS.

Quin, quin, voilà ton autre prétendu qui nous écoute.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes là, Valère?

VALÈRE.

Ce que je viens d'entendre, ce que vous m'avez dit tantôt, votre affectation à me renvoyer, le notaire que j'ai vu, tout enfin me prouve assez votre trahison; mais vous ne méritez pas que j'en sois assez touché pour vous la reprocher. Je prends le parti du mépris et du silence. (*Il élève tout d'un coup sa voix.*) N'attendez pas de moi, ni des emportements ni des reproches : non perfide; non, traîtresse...

THIBAUDOIS.

Appelles-tu cela des douceurs?

VALÈRE.

Juste ciel!

THIBAUDOIS.

De quoi se plaint-il donc? est-ce que tu lui as promis quelque chose?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout, monsieur Thibaudois. Je voudrais bien savoir, monsieur, de quel droit vous venez m'injurier? Sur quoi, je vous prie, pouviez-vous fonder vos espérances? Premièrement, mon père peut-il balancer entre les richesses de monsieur et le peu de bien que vous avez?

THIBAUDOIS, *montrant ses bagues.*

Quin, vois-tu la main que je lui baille? ces cinq doigts-là valent tous les contrats d'un officier d'épée.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je préfère la bonne humeur de monsieur à ce sérieux passionné dont vous ne sortez jamais.

THIBAUDOIS.

Fi! il est amoureux comme un roman.

ANGÉLIQUE.

Ses bons mots me touchent plus que toutes vos mines de désespéré.

THIBAUDOIS.

J'ai ouï dire que les femmes n'aiment point les affligés. Il me fait piti pourtant. Va, mon capitaine, va, pour te consoler, je te prêterai de l'argent

VALÈRE.

Eh, morbleu, monsieur...

ANGÉLIQUE, *prenant Valère par le bras.*

Vous allez vous emporter; retirez-vous, je vous prie, je n'aime pas les emportés.

THIBAUDOIS.

Eh, ni moi non plus. Je vais rejoindre ton père. (*Bas à Angélique.*) Défais-toi de cet homme-là, baille-lui son congé, et viens me retrouver.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Votre procédé me paraît si outré, que je pourrais vous soupçonner de indre. Je ne m'en flatte pas; mais enfin, s'il était vrai que vous eussiez fecté de parler ainsi en présence de monsieur Thibaudois... Le voilà parti, istifiez-vous.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, MADAME ORONTE

MADAME ORONTE, *à part.*

Ma fille seule avec Valère!

VALÈRE.

Justifiez-vous donc, ou convenez que vous m'avez trahi : parlez, nous nmes seuls.

ANGÉLIQUE, *voyant sa mère.*

Je vous parlerai à vous seul, comme je vous ai parlé en la présence de nsieur Thibaudois. Mon père veut que je l'épouse; et je vous déclare que ı suis ravie.

VALÈRE.

Oh! je ne puis plus me contenir. Plus de ménagements, je vais trouver re mère.

ANGÉLIQUE.

Allez, monsieur, allez; vous pouvez lui dire que je n'ai nulle inclination r vous.

VALÈRE, *apercevant madame Oronte.*

Madame, avez-vous entendu? Je suis trahi, madame; car enfin, il n'est plus ps de vous cacher mon amour pour une ingrate... Vous voyez comme me traite.

MADAME ORONTE.

Vous me faites compassion, monsieur : voir la fille et le père acharnés contre vous et contre moi? J'entre dans votre situation, car je me conforme volontiers aux sentiments des autres.

VALÈRE.

Non, après le procédé d'Angélique, je ne veux jamais entendre parler d'elle.

MADAME ORONTE.

Je vous l'avouerai, je n'avais nulle envie de vous proposer ma fille

VALÈRE.

Vous me la proposeriez en vain.

MADAME ORONTE.

Mais pour vous prouver, à vous, qui êtes un homme raisonnable, que la raison seule me détermine, il me prendrait envie de vous offrir...

VALÈRE.

Je refuse vos offres, madame; je ne suis pas homme à violenter les inclinations.

MADAME ORONTE.

Que j'aurais de plaisir à vous venger de mon mari, de ma fille, de tout le monde enfin! car tout s'accorde pour me contredire. Je vous prie, monsieur...

VALÈRE.

Il n'en sera rien.

MADAME ORONTE.

Quoi! vous me contredites aussi! Oh! je vous ferai de si gros avantage que je vous obligerai à épouser ma fille.

ANGÉLIQUE.

Quoi, ma mère! vous voudriez m'engager malgré moi?

MADAME ORONTE.

Malgré vous, ma fille? Ne vous souvient-il plus que vous n'avez point d volonté?

ANGÉLIQUE.

Hélas! quand je vous parlais ainsi, je ne parlais pas sincèrement. Pourqu voulez-vous empêcher un riche établissement que je trouve avec monsieur Th baudois?

MADAME ORONTE.

Monsieur a plus de bien que vous n'en méritez.

ANGÉLIQUE.

Eh! ma mère, je vous en conjure!

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, je sais toutes vos menées; le notaire m'a tout dit. Vouloir m trahir! m'exposer à faire la volonté d'un mari! Pour vous punir, je vo ferai signer le même contrat que vous aviez fait dresser contre moi; je v le faire remplir du nom de Valère.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, VALÈRE.

VALÈRE.

Non, madame, non, je ne signerai point; j'aimerais mieux mourir, que d'épouser votre fille.

ANGÉLIQUE, *imitant Valère.*

J'aimerais mieux mourir, que d'épouser votre fille! Vous prononcez cela bien naturellement.

VALÈRE.

Comme je le sens, ingrate.

ANGÉLIQUE.

Et comme je le souhaitais. Car, pour vous le faire prononcer d'un ton à le persuader à ma mère, il a bien fallu vous le faire sentir vivement. Vous ne l'auriez pas si bien trompée, si je ne vous avais trompé vous-même.

VALÈRE.

Expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Pour faire consentir ma mère à ce que je souhaitais, il a fallu aussi laisser mon père dans l'erreur. Il a agi naturellement; et quand j'ai vu qu'ils étaient tous pour monsieur Thibaudois, j'en ai fait avertir ma mère, afin qu'elle fût contre; un billet inconnu l'a instruite du complot, et c'est ce billet qui a excité sa contradiction. Voyant tout le monde contre vous, elle a pris votre parti pour contredire tout le monde, et veut vous contredire aussi.

VALÈRE.

Ce que j'entends est-il bien vrai? Mon malheur m'accablait, mon bonheur m'éblouit, je ne le vois pas encore.

ANGÉLIQUE.

Je voudrais que vous ne le vissiez qu'après la signature. Je crains quelque transport de joie indiscrète; non, Valère, ne soyez point encore convaincu que je vous aime.

VALÈRE, *avec transport.*

Ah! trop aimable Angélique!

ANGÉLIQUE.

Quelqu'un vient, feignons encore.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS.

ANGÉLIQUE.

Non, Valère, non, je ne vous épouserai jamais malgré moi.

LUCAS.

Non, morgué, ce ne serait pas malgré vous, car ce serait de bon cœur qu'ou l'épouseriais. Mais ça ne sera pas pourtant; car je me sis douté qu'ou maniganciais ensemble, et que vous faisiais semblant. Vote mère allait baillé là-dedan, oui; mais je l'ai avertie qu'ou la trompiais.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

VALÈRE.

Malheureux que tu es!

LUCAS.

Ce sera pour vous le malheur; car Madame va revouloir ce qu'a voulait devan qu'a sçeut qu'ou vouliais ly faire vouloir : tanquia que je ly ai dit tout ça, moi; car monsieur Thibaudois me baille cent écus.

VALÈRE.

Eh! maraud, que ne m'en demandais-tu deux cents?

LUCAS.

Il n'est pu temps, Madame sait tout. Stanpendant, si je vous voyais là vote argent, il ne serait pu vrai que Madame sait tout, car, morgué! elle ne sait rian.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pauvre Lucas...

VALÈRE.

Tiens, voilà ma bourse.

LUCAS.

Et vla Madame qui reviant; je vais vous épauler.

SCÈNE XXIII.

ANGÈLIQUE, VALÈRE, LUCAS, THIBAUDOIS, MADAME ORONTE.

LUCAS.

Vené don vite, madame, vla des jeunes gens qui se querellont; vené vite les séparer : je les ai trouvés qui se disiont rage; ils se disputaient tant, que j'ai cru qu'ils étaient déjà mariés ensemble.

MADAME ORONTE.

Révolter ma fille contre moi! il faut être bien insolent! Vous voilà encore éans, monsieur? sortez tout à l'heure.

THIBAUDOIS.

Va, va, je suis plus complaisant que toi : tu me chasses, je m'en vas.

MADAME ORONTE.

Vous n'êtes qu'un brutal.

THIBAUDOIS.

Adieu, femme.

MADAME ORONTE

Un benêt, un sot.

THIBAUDOIS.

Je n'ai jamais contredit personne.

SCÈNE XXIV.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE, LE NOTAIRE.

ORONTE.

En vérité, ma femme...

MADAME ORONTE.

Taisez-vous, mon mari.

ORONTE.

Si j'osais, madame, vous représenter.....

MADAME ORONTE.

Je suis ravie que vous soyez aussi contre Valère! il ne manquait plus que ous. Donnez ce contrat, et que je commence par signer. (*Elle signe.*) Allons, ngélique, signez après moi, obéissez.

ANGÉLIQUE, *en signant*.

Je ne serai pas mariée pour cela; car mon père ne veut pas signer.

MADAME ORONTE.

Signez, monsieur mon mari; signez, ou bien.....

ORONTE.

Quand je signerai, cela ne fera rien, car vous ne ferez pas signer Valère de orce.

MADAME ORONTE.

Pour vous y obliger, monsieur, j'ai fait mettre ici un mot de donation.

VALÈRE *se jette tout d'un coup sur le contrat et le signe.*

Eh! je n'ai que faire de votre donation. (*Au notaire.*) Fuyez, monsieur, mportez vite la minute, de peur que madame ne se dédise.

LE NOTAIRE, *s'en allant.*

L'affaire est consommée.

SCÈNE XXV.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LUCAS, ORONTE, MADAME ORONTE.

MADAME ORONTE.

Que veut dire cela?

LUCAS.

Je vous avais ben dit, madame, qui s'aimiont l'un l'autre.

ORONTE.

Je ne voulais que la marier, n'importe auquel.

MADAME ORONTE.

Ah! je suis trahie.

ANGÉLIQUE.

Je me jette à vos pieds, ma mère.

VALÈRE.

Mille pardons, madame.

MADAME ORONTE.

Je ne le pardonnerai de ma vie.

ORONTE.

Vous avez signé.

MADAME ORONTE.

Oui, mais je déshérite ma fille; je ne veux jamais voir mon gendre; je me sépare d'avec mon mari: je ferai pendre le notaire et Lucas... Je suis désespérée. *(Elle s'enfuit.)*

VALÈRE.

Nous la ferons revenir à force de soumission.

ORONTE.

Voilà ce qui s'appelle l'Esprit de Contradiction.

FIN

Le Gérant de la *Nouvelle Bibliothèque populaire :* HENRI GAUTIER.

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE A DIX CENTIMES

Envoi franco de un volume pour 15 cent.
Deux vol. pour 25 cent. — Vingt-cinq vol. pour 3 fr.
Écrire à M. Henri Gautier, *éditeur*, 55, *quai des Grands-Augustins, à Paris.*

SUITE DE LA LISTE ALPHABÉTIQUE DES VOLUMES EN VENTE

O

145. *Orateurs parlementaires de la Restauration.*
186. *Orateurs parlementaires contemporains.*

P

168. *Palissot (Ch.)*: Le Cercle.
35. *Pascal* : Pensées.
147. *Pestalozzi* : Portraits et caractères.
48. *Picard* : Monsieur Musard. — Les Ricochets.
11. *Poë (Edgard)* : Histoires mystérieuses.
200. *Poë (Edgard)* : La chute de la maison Usher.
86. *Poèmes de l'Inde.*
153. *Poètes bretons* : Les Contemporains.
28. *Poètes contemporains* : Millevoye. — Sounet. — Lebrun. — Reboul, etc
141. *Poètes contemporains* : De Banville. — Richepin. — Daudet. — Arène. — Vicaire. — Gilles, etc.
71. *Poètes contemporains de l'Allemagne.*
97. *Poètes provençaux contemporains* : Aubanel. — Mistral. — Roumanille.

R

144. *Racine (J.)* : Lettres à son fils.
117. *Retz (De)* : La Fronde et l'affaire du chapeau.
40. *Riouffe* : Mémoires d'un Détenu sous la Terreur.
166. *Rivarol* : Discours sur l'universalité de la langue française.
100. *Roman du Renard (Le)*: 1er partie.
146. *Roman du Renard (Le)* : 2e partie.
134. *Rousseau (J.-J.)* : Œuvres choisies.
185. *Rousseau (J.-B.)* : Odes, Cantates.

S

155. *Saint-Pierre (Bernardin de)* : La Chaumière indienne.
106. *Saint-Simon* : Mémoires.
83. *Satiriques français des XVIIIe et XIXe siècles.*
124. *Satiriques latins* : Horace, Juvénal, Perse.
139. *Scarron* : Virgile travesti.
93. *Schiller* : Contes et Ballades.
66. *Sedaine* : Le Philosophe sans le savoir.
184. *Sedaine* : La Gageure imprévue.
135. *Ségur (comte de)*: Petits côtés de l'histoire.
18. *Sénèque* : Consolations à Helvia. — Maximes et Pensées.
39. *Sévigné (Mme de)* : Sévigniana.
10. *Shakespeare* : Hamlet.
58. *Shakespeare* : Macbeth.
101. *Shelley* : La Sensitive.
162. *Sienkiewicz* : Nouvelles polonaises.
89. *Simon (Jules)* : Opinions et Discours.
15. *Sophocle* : Antigone.
9. *Soulié (Fr.)* : Le martyre de St-Saturnin.
190. *Soulié (Frédéric)* : Le Tour de France.
102. *Souza (Mme de)* : Eugène de Rothelin.
65. *Staël (Mme de)* : De l'Allemagne. — Dix ans d'exil.
199. *Staël (Mme de)* : Comédies.
51. *Sterne* : Histoire de Lefèvre. — Marie. — Mon oncle Tobie.
32. *Swift* : Voyage de Gulliver à Lilliput.
41. *Swift* : Voyage de Gulliver à Brobdignac.

T

76. *Tacite* : Vie d'Agricola.
160. *Tastu (Mme)* : Poésies.
68. *Tegner (Ésaïe)* : Frithiof.
78. *Tennyson (Alfred)* : Idylles et Poèmes.
84. *Thackeray* : Le Livre des Snobs.
131. *Thackeray* : Mémoires de M. de la Peluche Jaune.
69. *Thierry (Aug.)* : Récits des temps mérovingiens.
105. *Thoresen (Madeleine)* : Dans les Fiords.
37. *Tite-Live* : Rome et Carthage.
64. *Töpffer* : Le Tour du Lac.
63. *Tolstoï (Comte Léo)* : Scènes de la vie russe.
188. *Tolstoï* : Contes pour le peuple.

V

104. *Vieux Fabliaux français (Les).*
34. *Vieux Poètes français (Les)* : 1re partie.
108. *Vieux Poètes français (Les)* : 2e partie.
148. *Vieux Poètes français (Les)* : 3e partie.
171. *Vieux Poètes français (Les)*: Esclarmonde.
203. *Vigée-Lebrun (Mme)* : Souvenirs d'une artiste.
99. *Virgile* : Episodes des Géorgiques.
127. *Voltaire* : Le Siècle de Louis XIV. — Charles XII et Pierre-le-Grand.
181. *Voiture* . Epitres et Ballades.
126. *Vongel* : Lucifer.

LISTE DES VOLUMES A PARAITRE SUCCESSIVEMENT

jusqu'au 1er novembre 1890

209. *Henri Heine* : Atta Troll. — Histoire d'un ours.
210. *Furetière* : Le Roman bourgeois.
211. *Plaute* : Les Captifs.
212. *Marck Twain* : Les Français peints par un innocent.
213. *Lamartine* : A la Constituante.
214. *Schiller* : La Cloche.
215. *Poètes anglais contemporains.*
216. *Arnauld* : Souvenirs d'un sexagénaire.
217. *Habberton* : Les bébés d'Hélène. — Les enfants des autres.
218. *Philarète Chasles*: Les Grotesques anglais.

Pour l'abonnement aux volumes à paraître, voir à la page suivante.

Pour paraitre le 30 Août 1890

HENRI HEINE

ATTA-TROLL. — HISTOIRE D'UN O

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC INTRODUCTION LITTÉRAIRE

Par CHARLES SIMOND

Les lecteurs de la *Nouvelle Bibliothèque populaire*, qui connaissen Henri Heine comme prosateur et critique, le retrouveront ici comme ; ou plutôt ils le retrouveront ici tout entier, avec sa fantaisie, son allure son imagination pathétique et parfois bouffonne, sa malice et sa verve. tarderont pas à voir qu'*Atta-Troll*, le héros du poème, n'est point un o qu'Henri Heine s'est affublé de ce costume pour dire à ses contemp quelques bonnes vérités.

ABONNEMENTS

A LA

Nouvelle Bibliothèque populaire

La *Nouvelle Bibliothèque populaire* publie un volume par semaine.

On peut s'abonner aux cinquante deux volumes d'une année. Les a nements partent du 1er de chaque mois.

Les abonnés de la France et de l'Algérie recevront régulièrement un vo tous les lundis.

Les abonnés de l'étranger et des colonies recevront régulièrement volumes tous les quinze jours.

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN

PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE ET BELGIQUE . . .	7 FRANCS.
ÉTRANGER (sauf la Belgique) ET COLONIES . . .	8 FRANCS.

PRIME GRATUITE

Tout abonné nouveau a droit à recevoir, gratis et franco, dix volum choisir dans la liste de ceux déjà parus.

On s'abonne pour un an en envoyant, en mandat-poste, timbres fran ou autre valeur sur Paris, à M. HENRI GAUTIER, 55, quai des Grands-Augus à Paris, 7 francs si l'on habite la France, la Belgique ou l'Algérie; 8 fr si l'on habite l'étranger ou les colonies. La prime est envoyée au reçu l'abonnement.

ANGERS, IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER